

ARTICLE XIII.

D'un langage intermédiaire entre la langue italienne, la françoise et l'espagnole.

52) On s'est souvent disputé sur l'excellence tant des dialectes que des langues. Il est naturel qu'on trouve celle que l'on fait le mieux, plus expressive, plus douce, plus parfaite que les autres. Ce n'est que sur la prééminence de la langue grecque que tous les savans tombent d'accord: sur toutes les autres on a des raisons pour accorder à telle ou telle un degré de perfection égale ou supérieure aux autres, comme on a des raisons égales de leur reprocher des imperfections et des défauts. Aussi un auteur assez renommé dans l'histoire de la littérature italienne, contemporain et compatriote du Dante, et de Boccace en reprochoit également à tous les dialectes Italiens ou Toscans *). Je n'entrerai pas dans cette dispute; mais je ne crois pas inutile de jeter un regard sur le langage des peuples habitans des Alpes et des Pyrénées. La ressemblance qu'on y observe depuis le Golphe de Venise jusqu'aux bouches du Var; depuis la Dalmatie jusqu'à la Provence; et nous pouvons même dire jusqu'aux bouches de la Garonne, et aux frontières de la Navarre, est surprenante. Cela constate d'abord un événement historique qui est la propagation de la langue latine, dans des pays où l'on a de la peine à imaginer com-

*) PASSAVANTI dans l'ouvrage intitulé SFACCIO della vera penitenza.

ment des Romains sont allés s'établir ou faire seulement quelque court séjour; et prouve en même tems l'influence physique de l'air sur la formation du langage. Car à quoi attribuer cette ressemblance du langage des payfans bergamasques, des habitans des vallées du Piémont, non seulement de celles qu'occupent encore les Vaudois, mais de celles du Po; de la Vraita au dessus de Saluces qui coule entre les frontières de la Provence, et du Piémont dans les Alpes maritimes au pied desquelles est Nice; puis dans les montagnes de l'Auvergne dans les Sévennes, enfin dans la haute Castille et la Navarre et jusqu'à l'embouchure du Tage. Car il y a plus de rapport entre le langage des Grisons et des Vaudois, et le Gascon que n'en a le Bolognois avec le Toscan que l'on parle aux frontières de la légation de Bologne. Et ce qui nous seroit facile de montrer c'est que le fonds de tous ces langages est aussi latin que l'est celui du plus pur Toscan; et qu'il n'y a pas plus de mots d'origine allemande dans les patois bergamasque, piémontois, ou vaudois, qu'il n'y en a dans les ouvrages du Dante, de Pétrarque, de Boccace, dans le Tasse ou l'Arioste. La différence de ces idiomes, langages ou dialectes, consiste dans la forme diverse qu'ont pris les mots sortant d'une langue antérieure, ou dans la différence du sens qu'ont acquis accidentellement les noms qu'on a adoptés.

53) Or en considérant le langage des peuples dont je parle, il est impossible de ne pas remarquer qu'une même disposition organique en

recevant les mots qui vinrent de Rome, de Perouse, de Viterbe de Florence, ou plus directement d'Ancone, de Rimini ou de Ravenne, les a altérés de la même manière dans les Alpes juliennes, chez les Grisons, dans les Alpes cottiennes, chez les Vaudois, dans les Alpes maritimes, dans le Cévennes dans le Gévaudan et jusque dans le Béarn, la Navarre, et la haute Castille. Aussi voyons nous le même changement de voyelles en diphtongues dans le patois grison et dans le Piémontois, la même altération qu'ont éprouvé les langues asiatique et grecque, en se propageant dans la Dacie et la Germanie, pays plus apres et agrestes et certainement moins policés, que n'étoient la Perse et la Grèce, comme les Alpes étoient et sont plus agrestes, plus sauvages, que n'est l'Apenin; et la Rhétie moins avancée dans la culture des arts que l'Italie méridionale.

54) L'accent des Grisons change comme le Languedocien non seulement l'a en o mais l'n en r. D'*anima* dont les troubadours, on fait *alma* et *arma* le Grison fait *orma*. Les articles dans ce langage se rapprochent totalement de l'Espagnol. Le nom pluriel Italien le *stelle* est dans l'Engadine les éstraites comme dans l'Espagnol. Le *et* latin y prend l'expression du *ci* et l'adjectif *sanctus* devient *soinchi*; la première partie de ce mot ressemble au français; la finale à l'Espagnol qui de *sanctus* a fait *sancho*. Il supprime ailleurs comme le Portugais l'r intermédiaire; il dit *nos segner* pour *nastro signore*, notre seigneur. Le verbe *monstrare* montrer est ici *monfare*.

55) L'accent Piémontois change souvent l'*a*, en *ai*, surtout dans les premières syllabes il dit *faire*, et *fait*, pour *fare*, et *fatto*, de *area*, latin dont le Toscan fait *aja*, le François *aire*, le Piémontois fait *aira*; mais lorsque l'*a*, est final le Piémontois le conserve dans tous les cas soit noms, soit verbes. Il dit *musa*, *poeta*, *favola*, *faula*. Il dit *ama*, *amava*, *andava*, *torna*, *tornava*. C'est en quoi il retient le plus de l'accent commun italien. Mais il supprime comme le François l'*e* final, lors même que cet *e*, est substitué à l'*a*, ou à l'*um* et l'*us* latins. Il fait *temp* de *tempus*, *curt* de *curtus*, *court*, il dit *facilmente*, *finalment*, *torment*, mais il retient le *t*, dans la prononciation. Il retient aussi l'*e*, suivi de l'*m*, ou autre consonne, dans une foule de mots latins et italiens où le François le change en *a*. C'est par là qu'il a conservé beaucoup de mots latins que le François a dû abandonner comme *semper*, toujours. L'*o* italien dans beaucoup de mots est très-souvent changé en *eu* comme en François car on dit *feu* *foco*, et *luogo*, *peufs* au lieu de *posso*, *nouv*, au lieu de *nove*; mais il conserve cette voyelle dans toutes les avant-dernières syllabes suivies d'un *r*, et dit *calour*, *favour*, *humour*, lorsque le François dit *chaleur*, *faveur*, *humeur*: en quoi il ressemble au François méridional. En général il ressemble plus au François écrit qu'au François parlé; mais il s'en approche totalement par l'*e*, muet que les autres Italiens ont tant de peine à prononcer. Il retient les consonnes comme le François excepté le *c* précédent l'*a*, ou l'*o*,

ou l'*u*. C'est en quoi son accent est remarquable et tient le milieu entre l'Italien et le François. Il ne dit pas *chiaro*, ni *clair*, *chiamare*, ni *clameur*, mais il dit *fé ciar*, et crancé. Dans le haut Piémont qui touche au Dauphiné on change constamment le *ca* en *cia*, tandis que le François le change en *ch*. Du nom *capra* dont le François a fait *chèvre*, le Piémontois par méthathèse a fait *crava*, mais dans les dérivés de ce nom les montagnards des deux côtés des Alpes ont changé les uns en *cia*, les autres en *ca*, ont dit en Piémontois *ciabra*, et *ciabfisà*, pour ce bruit, ces cris qui ressemblent à celui des chèvres; et le nom de *Ciabran*, ne veut dire qu'un gardien de chèvres.

56) Le Piémontois commence volontiers les mots par *s*, comme les autres Italiens, lors même qu'il est suivi d'une consonne, comme *spiegare*, *spruzzare*, *spremere*, *sbalordire*, *sconturbare*, *svergognare*, tandis que dans tous ces mots le François a dû s'appuyer de l'*e*, et ensuite supprimer l'*s*, comme nous allons le voir. Je n'oserois cependant décider si c'est le *cia* dont le François a fait *cha*, et *che*, prononcé *soia* et *sce*; ou si le piémontois par sa prononciation particulière change le *ch* en *oi* ou *tschi*. Car le mot *ciadevra* a plus probablement suivi que précédé *chef d'oeuvre*. Ce qu'il importe d'observer dès qu'on s'attache à connoître les différents langages, c'est que *cia* Piémontois est la même syllabe matériellement, que le *ch* François, et celui-ci la même chose que le *cia*. Remarquons cependant que dans l'articulation

des doubles consonnes le Piémontois suit la marche de l'Italien et non pas du François. Car il change généralement, l'*i* en *l*, précédé des consonnes *B, C, P*.

57) Ce langage ou dialecte est à tous égards l'intermédiaire de la langue italienne et de la françoise; mais sur plusieurs points il l'est aussi des langues du nord, et de celles du midi. D'abord tous les mots que les deux langues, et l'espagnole également, ont substitué aux latins qu'ils n'ont pas retenus, dont nous donnerons dans la suite un catalogue, sont tirés du Latin. Une foule d'autres mots Piémontois nous offre la racine de plusieurs noms passés de l'Allemand au Provençal, et au Languedocien et quelques uns à l'Espagnol, de la plus-part desquels on chercheroit en vain les traces dans d'autres idiomes. Quelques uns de ces mots peuvent être venus du Grec; du vieux Latin, de l'Etrusque même, et s'être perpétués dans la haute Lombardie, au pié des Alpes, et avoir disparu dans les Apennins: d'autres venant du Nord, des bords de la mer Baltique prirent racine sur les bords du Pô, avant que de se propager sur celles du Rhône; nous en trouverons quelques uns. Cette classe de mots qui conservent la première forme dans le langage piémontois et qui l'ont perdue dans le Provençal, puis dans le François se trouve toute sans exception dans le Piémontois, qui de plus en a retenu du Latin un grand nombre que les autres idiomes ont abandonnés. *Borne* par exemple, cette pierre ou monticule qu'on élève pour marquer les limites d'une pièce de

terre, dérive suivant les étimologistes françois de *boynos*, *Bouvoç*, grec dont par corruption on fit *borne*; il est encore dans le langage des payfans piémontois, *boyna*. Le François soit par la seule prononciation, soit en prenant dans les écritures un *i*, un *y*, ou une *n*, pour une *r*, de *boines*, ou *boïne*, fit tantôt *bonne*, tantôt *borne*. Cette observation nous porteroit à croire que *soin*, *besoin*, *besogne*, et le verbe italien *bisognare*, pourroient bien dériver de la même manière de l'Allemand *forgen*, et *besorgen*.

58) Quelques centaines de noms dont on a de la peine à tracer l'origine, soit qu'on la cherche dans le Latin, dans le Grec, ou dans le Celtique et Germanique, et qui sont de grand usage et indispensables, tant dans l'Italien que dans le François, et plusieurs autres qui sont passés d'usage dans les deux grands idiomes, se trouvent encore dans le Piémontois; tels sont *bottone*, *but*, *bouter*, *buter*; et cent autres, outre ceux que l'on ne trouvera pas hors de propos si je les rapporte dans un verbe.

59) *Baron*, tas, monceau, d'un ancien mot *bar*, qui répond au latin *ferculum*, quelque chose que l'on porte. *Boese*, non mûr, mauvais, pur allemand; *bric* montagne, lieu élevé, est *brick* en vieux allemand. *Broc*, méchant cheval, est pris figurément d'un ancien mot *brock* celtique ou germanique qui répond à *straccio* ou *tocco*, italien, chose de peu de valeur. *Croc* qui est aussi resté au François, est sans doute un mot Gaulois, aussi bien que Piémontois. *Croccia*, dans le sens de béquille, est tout Piémontois,

et vient de *Krücke*. Le françois l'a conservé dans croche, le bâton pastoral des évêques.

60) On dit *doucia cosa* pour jolie chose, et *doucia founna*, jolie femme, ainsi *doucie cose*, jolies choses. Ce *doucia*, est fort différent de *doussa*, *dous*, fait de *dulcis* latin, dont le françois a fait aussi *doux* et *douce*. Ce mot vient de *tucht* et *tuchtig* qui a une signification analogue à celle de *beau*, *bon*, *vaillant*. *Giari*, souris; je ne fais ce que le françois *Jary* a dû signifier, mais c'est vraiment le même mot. *Greuia*, coque, en italien *guscio*.

61) J'ai remarqué ailleurs que *Benna* qui se dit en Piémont pour petite hutte de berger, est un mot celtique signifiant une cabane roulante, comme il y en a encore en plusieurs pays. *Brope*, qui en Piémontois signifie échalas, est resté à l'Anglois dans le même sens, et paroît tiré de la même racine d'où est sorti le mot latin *vepres*. *Bran*, en latin, *furfur*, en italien, *crusca*, en françois, *son*, est Anglois, Languedocien et Piémontois, et ne peut qu'être Celtique. *Sbrolè*, verbe composé d'*ex* et *brollum*, mot très-ancien, signifiant *bois*, veut dire en Piémont arracher les feuilles des arbres, particulièrement des meuriers. *Verna*, *aune*, en latin *alnus*, dans le bas Breton, et dans d'autres dialectes *erl* et *werl*, signifient la même plante, le même arbre. *Cabassa*, grosse corbeille. Court de Gebelini le donne pour mot Celtique, et le traduit *panier*; de la *cabassin*, celui qui se sert de la *cabasse*, le portefaix. *Fris*, ou *frisa*, petit morceau, a la même origine et à peu près la même

signification que *fragmentum*. Les Lombards disent *brisa* dans le même sens. Il y a apparence qu'ils viennent également de *brechen*, d'où le françois a fait *briser*. *Scapita* qui se dit dans le haut Piémont pour *cabanne* vient de *schaff*, en bas Allemand *schap*, et *hute*, prononcé *hite*. *Seber*, *cruche*, en Italien, *tino*, *secchione*, ne peut venir que de *zuber* allemand, comme *cruche* vient de *Krug*. Le Piémontois appelle métaphoriquement *seber*, un homme stupide, un *sot*, comme le François l'appelle *cruche*. Beaucoup de mots, que tant l'Italien que le François ont pris soit de l'Allemand, soit du Gothique ou retenu du Celtique, ont conservé dans le Piémontois la lettre initiale *w* ou *v*, que les deux idiomes ont changé en *gu* et le françois en simple *g*, lorsqu'ils précèdent l'*a*. Le haut Piémontois dit *waïre* au lieu de *guari* et *guère*, *vardè* au lieu de *guardare*, *garder*; *vaité* au lieu de *guatare*, *guéter*, *guadagnare*.

62) Le Piémontois a plusieurs verbes et ad-
verbes, pris du latin, différents de ceux que le
Toscan et l'Italien commun ont pris de la même
source. Ce qui prouve encore que ce dialecte
n'est pas un Italien, mais un Latin corrompu,
comme le sont les autres langues du midi. On
dit, *es tu liber?* *es tu magister?* et ce là n'est
pas fait de *sei tu libero?* *sei tu maestro?* mais
tout pur Latin. *Leses-tu coust o coul liber* n'est
pas imité de *leggi tu questo o quel libro*, mais
bien de *legis tu qu'ist*, et *qu'ille liber*. On voit
encore ici que le Lombard n'a pas pris les noms
de l'ablatif, mais du nominatif latin. *Serni* fait
de

de *cernere*, *secernere* latin, choisir, séparer, aussi *fernail*, qui en Toscan seroit *cernaglio*, ne vient pas de *crivello*, ni de *criblum*, crible, mais du verbe *cernere* ou *secernere*; parce que c'est un instrument avec lequel on sépare le bled de la poussière ou de l'yvraie; *frumentum secernit a lolio*. *Sternir* la *piassa*, paver la place, n'est pas pris de l'italien qui dit *lastricare* ou *selciare* la *piazza*, la *via*, la *strada*, la *loggia*, il *portico*; mais du verbe *sternere* coucher une chose sur la terre, sur la poussière, sur le sol.

ARTICLE XIV.

Origine de la langue Française.

63) Il y a plus de deux siècles que des littérateurs français ont commencé à se disputer sur l'origine de leur langue; Joachim Perion, entr'autres, et Henri Etienne ont prétendu prouver qu'elle étoit née de la Grecque. Dans les premiers années du règne de Louis XIV, l'auteur de la *nouvelle méthode pour apprendre la langue grecque*, sans pousser la chose si loin, vouloit au moins montrer que la langue française avoit tiré de la grecque une grande partie de ses mots. Vers le milieu du siècle dernier on changea de these; et au lieu de faire naître le Français du Grec, on voulut soutenir que le Français ne devoit rien à aucun idiome, mais qu'il est indigène de son propre pays; ou tout au plus, enrichi par les Francs, qui ont formé